

Publié via Bookelis

INTRODUCTION

L'école de police était une étape importante dans la vie d'un flic. Ce passage obligé, bien ou mal vécu, ne laissait jamais indifférent, d'abord parce qu'on y apprenait un nouveau métier et ensuite parce qu'on y faisait des rencontres inoubliables. A son arrivée, le 1^{er} septembre 2007, à l'école nationale de police de Fos-sur-Mer, Paul Escapet ne se doutait pas une seule seconde que sa scolarité allait littéralement bouleverser sa vie. Il faisait partie des recrues de la 201^{ème} promotion. Planté dans le froid aux côtés de ses nombreux collègues de galère, son sac de voyage posé à ses pieds, emmitouflé jusqu'aux oreilles, il attendait devant l'entrée de la salle polyvalente. Un gradé, muni d'une liste, appelait les élèves un à un. A l'image du climat, l'ambiance était glaciale ; mis à part quelques groupes murmurants qui se formaient çà et là, personne ne parlait ni ne bougeait. Paul bâilla bruyamment ; il avait passé une nuit affreuse dans un hôtel miteux de la banlieue marseillaise. A moitié endormi, il plongea dans une rêverie éveillée ; il pensa à ses parents esseulés depuis son départ, à son frère qu'il aimait tant détester, à ses potes déjantés, à sa chambre d'adolescent, bref, à tout le confort de son ancienne vie d'insouciance. Il sursauta en entendant son nom ; aussitôt, il endossa son sac, se fraya un chemin parmi ses semblables et s'engouffra dans la pièce. L'hémicycle était déjà à moitié plein. Une fonctionnaire au visage aimable lui indiqua la rangée du fond ; il s'y dirigea sans un mot sous les regards suspicieux de ses congénères. Il s'assit à côté d'une jeune fille au physique plutôt agréable, mince et svelte ; sur son visage basané tombaient quelques mèches de ses longs cheveux blonds. Il ignorait encore que cette mystérieuse demoiselle, laquelle gesticulait nerveusement sur sa chaise pour évacuer un trop-plein de stress, allait devenir une amie, sa meilleure amie, peut-être un peu plus.

– Tu viens d'où ? lui demanda-t-elle comme ça, sans prévenir, en le considérant de ses grands yeux verts.

Le garçon, un peu troublé, s'éclaircit nerveusement la voix et se redressa pour se donner meilleure contenance.

– De Quimperlé... en Bretagne..., bredouilla-t-il.

– Connais pas ! répondit-elle avec spontanéité en haussant les épaules.

Cette réaction eut pour effet de faire ricaner Paul. Voyant son voisin se détendre et manifestement apprécier sa compagnie, l'inconnue lui tendit la main en lui adressant un franc sourire.

– Je m'appelle Sarah. Et toi ?

– Moi, c'est Paul, lui répondit-il en lui serrant délicatement la main.

Sans le savoir, ces deux êtres venaient de sceller leur destin par cette innocente poignée de main ; un lien affectif les unissait dorénavant et ce jusqu'au dénouement fatal de cette histoire.

*

Durant les premières semaines de leur scolarité, Paul et Sarah ne se quittèrent pas d'une semelle. Dès la fin des cours, ils se retrouvaient comme des adolescents pour partager des tranches de vie. Ils faisaient tout ensemble, les révisions, les entraînements sportifs, les sorties nocturnes, les repas au mess, les moments de détente au foyer. Bien sûr, Paul rencontra d'autres personnes, les apprécia même, mais ce n'était rien à côté de ce qu'il vivait avec Sarah. En plus de cette dernière, son petit univers social se construisit autour de Raphaël, un Périgourdin un peu bourru mais cocasse, Maurice, un pur produit des Antilles françaises très enclin à faire la fête, ou encore Delphine, une Marseillaise échouée dans la police un peu par hasard. Ce réseau d'amis semblait indestructible, à l'épreuve de la pression imposée par

l'école, de la souffrance suscitée par les épreuves sportives, des médisances et des jalousies, des rigueurs de la vie en collectivité. Et puis, il y a eu cette nuit de novembre qui fit tout voler en éclats.

CHAPITRE UN

« Allez, défonce-toi ! » cria Paul, entre deux inspirations, à son collègue de footing qui avait du mal à tenir la cadence. A en juger par son visage déformé par la douleur, Raphaël était à bout de forces ; il avançait péniblement, trébuchait régulièrement sur les pierres et les racines qui jonchaient le sentier forestier, râlait des mots imperceptibles et soufflait comme un bœuf. Affecté par la souffrance de son ami, le meneur ralentit le rythme et se porta sur son flanc droit. Il pointa le doigt vers le sommet d'une butte où trônait un vieux pin solitaire au milieu d'un tapis de lavande. « On fera une pause là-haut » dit-il. L'autre acquiesça d'un signe de la tête et mobilisa toutes ses forces pour parcourir avec dignité les quelques mètres qui le séparaient de cet objectif. Une fois la côte gravie, Raphaël poussa un puissant ouf de soulagement en posant une main sur l'écorce rugueuse de l'arbre ; après quoi, il s'effondra sans grâce sur le sol. Couché sur le dos, les bras en croix, il lâcha une volée d'insultes vers le ciel. Paul observa son manège d'un air moqueur puis leva les yeux vers la scène environnante. Devant lui, s'étirait, à perte de vue, un paysage de garrigues où les plants de genévrier, de lavande, de romarin, de buis et de genêt se disputaient l'espace disponible. Au loin, sur la ligne d'horizon, on devinait la mer dont la couleur semblait se mélanger avec le ciel. Dans les airs planait une senteur enivrante mêlant les odeurs d'iode et de résine. Paul s'évada et revit les meilleurs moments de sa vie, son premier baiser, sa victoire au championnat départemental d'athlétisme en 1994, ses vacances en Inde en 1996, son ex petite-copine qu'il avait eu bien du mal à oublier, son incorporation en école de police, sa rencontre avec Sarah. Un nouveau rôle, plus fort que les autres, émanant de Raphaël, le fit redescendre sur Terre.

- J'en peux plus mon ami, geignit ce dernier. Je ne pourrai jamais retourner à l'école.
- Bon à rien, ironisa Paul en faisant mine de lui asséner un coup de pied dans les reins. Jamais tu n'intégreras une unité d'élite avec une condition physique aussi déplorable,
- Ne fais pas le malin. La scolarité ne fait que commencer et je n'ai pas encore dévoilé tout mon potentiel.

L'intéressé éclata de rire et s'assit aux côtés de son camarade à l'ombre de l'arbre.

- Ne te fâche pas. Je vais m'occuper personnellement de ton entraînement physique et je ferai de toi un véritable athlète.

Raphaël se redressa, planta ses yeux dans le décor et afficha un sourire béat. A cet instant, les deux garçons se turent, profitant du calme des lieux. Leurs esprits, fatigués par plusieurs semaines éprouvantes de scolarité, s'égarèrent dans les méandres de la pensée.

- Tu as des projets pour ce soir ? demanda finalement le Périgourdin, brisant cet instant magique de méditation. Je te rappelle que nous sommes samedi et que nous sommes autorisés à sortir jusqu'au petit matin.
- Rien de prévu, répondit le Breton en haussant les épaules. Je devais sortir avec Sarah mais elle est rentrée chez elle ce week-end, à Montpellier.
- Et c'est ce qui te rend soudain si triste ?
- Je ne suis pas triste mais pensif, se justifia Paul en ramassant une poignée de cailloux et commençant à les jeter un à un à quelques mètres devant lui. Je n'arrive pas être pleinement heureux lorsqu'elle n'est pas là. C'est tout.
- Tu l'aimes, n'est-ce pas ?
- C'est possible, répondit-il du tac au tac en lançant d'une traite les cailloux qui étaient encore dans le creux de sa main.

- Tu devrais lui avouer ce que tu ressens pour elle. Je pense qu'elle n'est pas insensible à tes charmes.
- C'est possible. Disons que j'attends le bon moment pour lui en parler.
- N'attends pas trop longtemps quand même car de nombreuses mouches tournent autour du gâteau.
- Que veux-tu dire par là ?
- Ne fais pas l'innocent. Sarah est une jolie fille et elle est courtisée par de nombreux garçons. Il ne faudrait pas qu'un Don Juan de pacotille te devance et te pique la vedette.

Visiblement gêné par la tournure de la conversation, Paul détourna le regard. Il ne voulait pas s'étendre plus longuement sur le sujet car ce qu'il ressentait pour Sarah était particulier, extraordinaire, et surtout indescriptible. Personne ne pouvait comprendre ce qui se tramait dans les tréfonds de son âme. Pour se sortir de ce mauvais pas, il changea littéralement de sujet de conversation.

- Assez parlé de moi et parlons plutôt de toi, le grand donneur de leçons.
- Mais il n'y a rien à dire sur moi, s'exclama Raphaël en se vautrant de nouveau sur le sol. Je suis heureux. Ma scolarité se passe bien. Les filles sont à mes pieds. Je fais la fête tous les week-ends. Je ne vois pratiquement plus mes parents. Je gagne un peu d'argent. J'ai un tas d'amis. C'est le bonheur, quoi !
- T'as une drôle de définition du bonheur.
- Mais dans quel siècle vis-tu, mon ami ? s'insurgea mollement l'autre. Le sexe, l'argent et la fête sont le credo de notre société. Tu es trop coincé. Il faut que tu sortes de ton cocon et que tu t'ouvres au monde.
- Mais je suis...
- Ce soir, nous organisons une soirée un peu spéciale avec mes amis et je veux que tu sois de la partie, fit Raphaël non sans une pointe d'espièglerie dans le regard.
- Je vois de quelle soirée il s'agit et je n'ai aucune envie d'y participer, répondit d'emblée Paul d'un ton incisif. Vous allez boire comme des trous, vous battre, peloter un nombre incalculable de filles et...

Comme emporté par un tourbillon d'énergie, Raphaël se dressa d'un bond sur ses pattes et s'immobilisa face à son camarade. Ses yeux étaient ronds, presque globuleux, tel un fou en pleine crise de démence.

- Tu te trompes, mon ami, fit-il avec force et conviction. Ce soir, nous sortons avec les membres de l'*œil noir*.
- Les membres de quoi ?
- L'*œil noir*, répéta Raphaël avec une solennité. Nous sortons avec les membres de l'*œil noir*.
- Mais c'est quoi l'*œil noir* ? Une boîte de strip tease à la mode ? rétorqua l'autre juste avant d'éclater de rire.

Manifestement vexé par le peu d'intérêt que portait son collègue pour ses paroles, le garçon se détourna et s'éloigna de quelques pas en maugréant. Gorgé de remords, Paul le rattrapa et lui envoya une tape amicale dans le dos. Raphaël se radoucit dans l'instant et se lança dans une explication animée, accompagnant son discours de grands gestes.

- L'*œil noir* est un groupe d'une vingtaine d'élèves de la promotion qui, il y a quelques semaines, a décidé de s'unir pour former une sorte de confrérie. C'est une société secrète à l'intérieur même de l'école. Nous tenons régulièrement des réunions et nous avons même un journal. Chaque membre a une place bien déterminée et...
- Mais quelle est l'utilité de ce groupe ? coupa Paul. Je ne vois pas l'intérêt de créer une société secrète.

- Considère ça comme un groupe d'assistance mutuelle, clama Raphaël avec ferveur. On s'aide lorsque l'un d'entre nous connaît une difficulté. On est hyper uni et il n'y a aucune compétition entre nous. Nous sommes une sorte de section fantôme infiltrée dans tous les recoins de l'école.
- Si je comprends bien, vous êtes une sorte de franc-maçonnerie interne à l'école de police, dit Paul non sans un certain scepticisme.
- Tout de suite les grands mots. Disons que nous sommes une petite bande d'allumés qui rêvent d'avoir une plus grande influence sur la scolarité. Lorsque nous aurons rallié tous les délégués de section, l'*œil noir* contrôlera l'école.
- C'est ridicule car vous n'aurez jamais le contrôle sur l'administration de l'école. Elle restera toujours entre les mains des encadrants.
- Ce n'est pas le but, mon ami. L'*œil noir* veut prendre l'ascendant sur les élèves. Rien de plus.

Cette dernière tirade était de trop pour Paul qui pouffa de rire en faisant de grands gestes de la main droite, comme s'il chassait une mouche.

- Tout ceci est ridicule, fit-il. Vous vous êtes crus dans une université américaine avec ses fraternités ou dans une grande école, genre Saint-Cyr, avec ses lobbies et autres groupes de pression. Redescendez sur Terre. Je m'étonne que tu sois tombé dans un truc aussi stupide.
- Ce n'est qu'un jeu et on veut voir jusqu'où on peut aller. C'est un délire entre élèves, ni plus ni moins. Viens avec moi ce soir à la réunion du groupe et tu verras que nous ne sommes pas si ridicules que ça.

Cette dernière intervention détendit l'atmosphère si bien que Paul se ravisa ; il fixa son interlocuteur dans les yeux et n'y vit aucune intention négative. Pour lui, Raphaël était un homme bien, bon et juste, et jamais il ne l'entraînerait dans une histoire sordide ou malsaine.

- Je veux bien te suivre à cette étrange soirée mais à la seule condition que tu coures jusqu'à l'école sans t'arrêter une seule fois, conclut Paul juste avant de tourner les talons et partir en courant sur le sentier.

Resté seul sur la butte, Raphaël vit son ami s'éloigner à vive allure ; il lui emboîta aussitôt le pas en criant dans sa direction un flot d'injures.

*

Durant les week-ends, il y avait peu de monde à l'école de police : une vingtaine d'élèves de garde, une poignée d'Ultramarins qui n'avaient d'autre endroit où se loger, le personnel du mess et le chef de poste, soit une cinquantaine de personnes à tout casser. Mais c'était bien assez pour que l'escapade nocturne de Raphaël et de Paul ne passe pas inaperçue. Lorsqu'il quitta l'internat vers vingt-et-une heures pour rejoindre le parking où l'attendaient quelques membres de l'*œil noir*, Paul tomba nez à nez avec son voisin de chambrée, Maurice, un grand noir baraqué, curieux de nature et, de surcroît, très fan de potins. Les deux hommes se plantèrent au beau milieu du chemin principal.

- Mais où vas-tu de si bon pied ? interrogea l'Antillais.
- Je... je vais en ville rejoindre des collègues... nous allons au cinéma... puis boire un verre..., bredouilla Paul, embarrassé.

Maurice ne se laissa pas prendre au piège.

- Toi, tu me caches des trucs pas clairs, affirma-t-il en croisant les bras.

A cet instant, Delphine, une belle petite brunnette d'origine marseillaise, qui devait également participer à la réunion de l'*œil noir*, surgit du néant et s'arrêta à quelques mètres des deux hommes sous un lampadaire à la lumière fluctuante. Elle portait un pantalon serré ainsi qu'une veste moulante qui ne laissèrent pas les deux garçons indifférents.

- Bon, on y va, dit-elle d'une voix suave et sensuelle en direction de Paul. On va être en retard.
- Oh, je comprends mieux maintenant toutes tes petites cachotteries, dit le black en affichant un large sourire et posant une main sur l'épaule de son colocataire. Tu fais des infidélités à Sarah. Ne t'inquiète pas, je ne dirai rien. Je serai muet comme une tombe.

Paul, énervé par ce quiproquo, ne prit pas la peine de répondre, tourna les talons et rejoignit la demoiselle. Le couple s'engagea aussitôt vers le parking sous le regard amusé de Maurice. En chemin, Paul se mit en rogne.

- Pourquoi as-tu fait ce cinéma devant Maurice ? s'indigna-t-il à voix basse.
- Il fallait bien que je nous en débarrasse, fit naturellement la jeune femme. Il allait commencer à poser des questions sur notre sortie.
- Tu aurais pu éviter le style allumeuse quand même.
- Je devais rendre notre alibi crédible. Et puis, ne t'inquiète pas pour ta belle car elle est ma voisine de chambre. Si Maurice venait à lui parler, je lui servais une histoire qui fera taire les rumeurs.

Peu convaincu, Paul maugréa, s'imaginant la réaction de Sarah en apprenant son prétendu rencard avec Delphine. Les deux faux amants arrivèrent finalement dans le parking vide. L'ambiance y était lugubre, malfamée ; une dizaine de voitures, parkées de façon anarchique, semblaient agoniser sous la lueur blafarde des quelques candélabres qui fonctionnaient encore. Il n'y avait pas un chat. Une silhouette se dessina au loin, celle de Raphaël qui, adossé à sa voiture, une vieille 106 blanche, était occupé à pianoter sur le clavier de son téléphone portable.

- J'ai failli vous attendre, grommela-t-il en rangeant l'appareil dans la poche de son blouson.
- Où sont les autres ? demanda la Marseillaise en regardant tout autour d'elle.
- Ils sont déjà partis, se contenta de répondre le garçon en ouvrant la portière côté conducteur.

Les trois acolytes s'engouffrèrent en silence dans le véhicule. Le moteur ne tarda pas à ronronner et la Peugeot prit bientôt le chemin de la sortie de l'école.

*

Istres était une cité animée très appréciée des élèves policiers car on y trouvait toutes les commodités, les magasins, les bars, les cinémas, les fast-foods, un bureau de poste, une salle de sport, bref, de quoi égayer la vie difficile des futurs flicards. Paul y venait souvent avec Sarah ; ils aimaient tout particulièrement se retrouver à la terrasse du *Comète*, un bar du centre-ville. C'était d'ailleurs dans ce café qu'ils s'étaient pris la main pour la première fois. Était-ce une manifestation d'amour ou une simple démonstration d'amitié ? Cette question avait longtemps taraudé l'esprit de Paul. Aujourd'hui, il avait bien d'autres priorités, essayer de ne pas vomir son repas du soir dans la voiture de Raphaël notamment. Ce dernier avait en effet une conduite spéciale, vive, rythmée, dynamique, dangereuse ; la 106 filait à vive allure dans les rues étroites et sinueuses de la cité, grillait la plupart des priorités, mordait les lignes blanches continues et frôlait parfois d'innocents noctambules. « On est bientôt arrivé » dit le conducteur, crispé sur son volant, à ses passagers au bord du malaise. Paul n'eut même pas la force de répondre ; il esquissa un sourire forcé et lança un regard à Delphine, laquelle était transbahutée à l'arrière du véhicule. Le visage livide, elle se cramponnait à la poignée de la portière et semblait prier. Le chauffeur envoya un ultime coup de volant sur la droite, pressa la pédale et tira brusquement le frein à main ; la voiture venait de s'immobiliser sur une place de